

Devant des mnies

François Hébert

Volume 30, Number 6 (180), December 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31680ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1988). Devant des mnies. *Liberté*, 30(6), 69–75.

FRANÇOIS HÉBERT

DEVANT DES MNIES

Hébertolonius, le sombre obscurantiste, votre serviteur, mon personnage, se retrouva sur l'un des seuils de sa caverne, cette fois devant l'espèce de goulag naturel que constitue la toundra canadienne. Une brise faisait frissonner mollement les lichens et autres cheveux des roches.

Un petit homme à lunettes et à pellicules et à cravate à petits pois beiges passait par là, ahanant et tirant une charrette dans laquelle sautaient des centaines de livres. C'était un érudit; ce monsieur avait classé et nommé presque toutes les mousses qui s'étendaient devant nous à perte de vue.

Il y avait là mnies à poil brun, de glauques polytrics, des dicranes, des climacies arbustives à feuilles variables (écailleuses dans le bas, plissées, oblongues, obtuses et grossièrement dentées au niveau des premiers rameaux, puis ovales, cucullées et denticulées au sommet), diverses hypnes aussi, des sphaignes bien sûr, des cladonies jaunes, d'olivâtres bazzanies trilobées, etc.

— Mais à vous, monsieur l'érudit, outre qu'elles doivent vous permettre d'occuper une chaire dans une université ou une chaise dans une bibliothèque et d'être rémunéré, bref d'être utile à la société, à vous personnellement, que vous font mnies et hypnes? lui demandai-je naïvement.

Aussitôt la question posée, comme dans un conte, le personnage s'évapora. Je m'interrogeai sur l'intérêt de l'érudition. À peu près nul, me répondis-je aussi sec. Et de nouveau, je me sentis investi d'une mission, ou plutôt tenu de défendre ma

position, position qui était précaire, cette position n'étant autre que mon être même, intenable à vrai dire mais passons, mon incertain être que des bataillons d'érudits, ces spécialistes de la mémoire, venus de la ville et dépêchés sur les lieux désolés où je végétais, armés d'acérés concepts, eussent vite fait d'anéantir, me qualifiant de chancre social, de mol homme et de paresseux patenté, si je ne m'étais soigneusement préparé à leur venue, au siège et à l'assaut de ma caverne. J'aurais moi-même des troupes, peut-être.

En attendant, je crus bon de m'exercer à un discours, sermon ou conférence, comme vous voudrez, pour le cas où l'on m'inviterait à la télévision, là où se menaient les grandes batailles de l'époque, là où coulait l'invisible sang des téléspectrateurs, où pourrissaient dans le saran-wrap d'inodorantes carcasses et où s'exhalaient les miasmes d'âmes privées d'âme.

— Ce qu'il faut ignorer du savoir et savoir de l'ignorance, je vais vous le dire. L'ignorance est l'alpha et l'oméga de la science suprême. L'ignorance est tout, elle est l'univers même. Faites-vous ignorants par le dérèglement de tous les sens, le commun surtout; irraisonnez, creusez-vous les méninges jusqu'au vide total. Et alors, vous verrez ce que vous verrez!

— Rien, lança Ig.

— C'est en plein ça! Rien, c'est-à-dire tout! Entre rien et tout, il y a quoi? Il y a des parties. Et chaque partie n'existe qu'en tant qu'elle en jouxte une autre. Si l'infini n'existe pas, et il n'existe que dans l'esprit borné de la partie, alors...

Je me perdais un peu dans mes savants raisonnements. On n'entre pas dans l'ignorance comme dans un moulin. Quelques distinctions s'imposaient. Ne pas confondre mon obscurantisme, qui est sombre, avec celui des scientifiques que j'appelle les obscurantistes éclairés, absurdes érudits ou naïfs raisonneurs et qui sont d'habiles manipulateurs de généralités, de cercles vicieux et de pétitions de principes, de remarquables prestidigitateurs souvent, des illusionnistes dont l'abnégation est touchante mais qui s'illusionnent sur la vérité et sont toujours en retard, au moins d'un milliardième

de seconde, sur la vie. La vache de vie, l'insécable vie, la mystérieuse vie.

— LA VIE, nota Ig dans son petit calepin, et il souligna trois fois.

— Ainsi, d'un côté, il y a les sciences claires, imprécisément dites exactes, que je viens de réfuter; de l'autre, il y a les sciences occultes que je n'ai pas à réfuter tant elles sont vaseuses. Ni clariste ni occultiste, ma position est une voie.

— UNE VOIE, nota Ig; puis il posa son calepin sur des mnies.

Ne pas confondre non plus, surtout pas, mon sombre obscurantisme avec celui de celles et de ceux que ni le savoir ni l'ignorance n'intéressent, et qui est un obscurantisme primaire, lourd, vaste, inconscient, désespérant, je parle de celui des tondeurs de pelouses et des souris de bureaux et des acheteurs de piscines Citadelle et des profiteurs de rabais chez Proviso et des abonnés de la Loterie...

Ig bâilla. Une petite brise, toujours, faisait onduler les mnies. Un peu d'esprit, peut-être, soufflait par là?

Mais je ne vous ai jamais appris que ma caverne a une ouverture sur la toundra. Les jours d'été chauds, j'aime à m'y montrer le bout du nez. Pour l'hiver, j'ai une sortie du côté de Tallahassee. Je ne vous ai pas encore vraiment parlé de ma caverne, du réseau de galeries souterraines qui la constitue et qui ferait l'envie des Montréalais, pourtant bien nantis en la matière.

Depuis quand y vis-je? J'ai commencé à creuser ma caverne il y a très longtemps, dès ma naissance et même un peu avant, du temps où le sein de ma mère n'était pas encore un fantôme, mais un antre, un lieu concret, palpable, le four où tel un pain je cuisais, ou bien le lac où la larve que j'étais fourbissait ses ailes et préparait son petit numéro d'éphémère, bref une caverne déjà. Vous allez me trouver bien sentimental, mais je garde un souvenir particulièrement ému du jour où j'écartai le rideau et vis le jour, au propre comme au figuré, un jour qui était une nuit en fait. Ma mère tremblait de toute sa terre; ça brassait pas mal là-dedans et je fus contraint de

refermer le rideau et d'attendre qu'elle accouche de moi selon les normes.

Bon, certains vont dire que je ressasse tout ça et que je me réfugie dans une caverne précisément parce que ma maman me manque, que je cherche là quelque paradis perdu, que je régresse, que mon noircissement est un narcissisme. Mais je crois bien que ceux-là prennent leur désir pour ma réalité et leur savoir pour ma recherche. Car je ne régresse pas. Progressé-je? Certes, j'ai dû faire un petit bout de chemin depuis les tripes maternelles, depuis plus loin en fait, depuis le scrotum paternel...

— Depuis le scrotum paternel, repris-je à voix haute et en m'exerçant à diverses intonations, pour dire le vrai comme toujours et autant que possible, je ne progresse pas plus que je ne régresse. Je bouge, je me déplace. Je gigote dans un volume indéfini. Pour régresser ou progresser, mesdames et messieurs, il faut un temps et un espace en bonne et due forme. Il faut un espace au moins partiellement arpenté, avec du volume point trop instable et sainement tridimensionnel, avec une largeur et une hauteur et une longueur au moins approximativement mesurables; or je ne sache en vérité que le nord géographique surplombe le sud, ni ne soit devant lui, ni à sa gauche ou à sa droite, ni même ne se trouve, le nord en question, au nord du sud, ni que ce dernier, symétriquement, ne se localise au sud du nord, quand la terre dans ses girations constamment chamberde tous les points de repère. Pareillement, il faut un temps fiable pour que l'été précède l'hiver, ou l'inverse, et que les saisons fassent l'année; or nul ne sait de quelle nature fut le Printemps, le premier temps je veux dire, celui de l'origine, s'il fut chaud et qu'après nous nous refroidîmes (*froidîmes* serait plus correct), ou bien s'il fut froid et que dans la suite nous nous échauffâmes, nul ne sait cela, sauf dans les mythologies peut-être, où des noms propres, commodément, viennent répondre aux questions des enfants. Si, dans le temps, il semble que la vieillesse par exemple vienne après la jeunesse, c'est par un malentendu encore plus tenace que celui par lequel l'espace nous apparaît dans une perspec-

tive, perspective qui est forcément la nôtre, subjective et donc fausse, objectivement fausse s'entend, relativement vraie bien entendu. Nous faisons du temps la ficelle des causes et des conséquences, mais nous ignorons qu'il faut savoir que la ficelle peut être tirée dans les deux sens, oui, mesdames et messieurs, et nous ignorons que nous le savons depuis que les magnétophones nous l'enseignent, que nous savons, dis-je, que nous savons quoi? quoi? eh bien! que le temps, mesdames et messieurs, est, oui, réversible...

Je pérorais, faisais des pauses, m'enflais; je m'exerçais ainsi à mon discours et je ne m'avisai pas immédiatement, trop captivé par mon sujet, que des gens avaient afflué et qu'ils paraissaient m'écouter. En vérité, c'était plutôt moi qui les écoutais, eux qui parlaient à travers moi. Qui parle jamais? On n'est jamais sûr. Nous formions en tout cas une manière de cercle dans la toundra; le cercle polaire, c'était nous.

Plusieurs étaient venus de fort loin dans le temps ou dans l'espace. Je reconnus un taoïste, bien qu'il eût l'air d'un bout de bois stupide. Grégoire Samsa était discrètement placé dans l'ombre d'une mnïe. Zarathoustra trépigait sur une roche avec son aigle et son serpent qui étaient intenable et se chamaillaient tout le temps, et il devait constamment hausser la voix et répéter ses ordres pour se faire obéir. Parmi nous se trouvait également Justin Martyr, l'auteur du *Dialogue avec Tryphon*. Nicolas Chrypffs échangeait parfois des mots avec Empédocle d'Agrigente, Platon avec Plotin. Alfred Jarry marmonnait; je l'entendis postuler que «l'homme, depuis Linné, est un linoléum». Montaigne classait ses fiches. Robert Marteau souriait. Fernand Ouellette consultait souvent sa montre. Jacques Brault gossait des brindilles. Je ne puis nommer tout le monde. Je ne veux gêner personne. Des fois, je me dis que nommer des gens dans une de mes chroniques, c'est comme prendre des photos dans un bordel, c'est compromettre les gens, laisser entendre qu'ils pourraient avoir quelque chose en commun avec un tordu comme moi. D'autres fois, je me prends pour Dante.

Éclectique clique! Seule nous réunissait une commune soif d'ignorer, une ivresse à dire le vrai, et qui nous conférait des airs de fous, de fous translucides, tant ce que nous vivions à l'intérieur transparaissait dans notre apparence. Nous étions idiots certes, mais non des imbéciles ni des déséquilibrés.

— Amis, nous sommes des lucioles dans les noirs champs de l'humain savoir...

J'allais radoter, je me tus. Pour lors, le soleil allait se coucher et l'on avait faim dans la foule; et l'omble, s'il ne manquait pas dans la région (pas nécessaire donc de le multiplier par un miracle), il fallait quand même se donner la peine de l'aller pêcher. On mandata le taoïste. Celui-ci broncherait-il? Oui, car l'immobilité qu'on doit atteindre dans la fameuse Voie n'exclut pas le déplacement; bien plutôt, elle l'inclut. Toujours est-il que notre taoïste s'inclina respectueusement et alla, tel un bout de bois cependant doué de mouvement, quérir dans les eaux voisines de succulents salmonidés.

Durant le repas, Zarathoustra me demanda ce que je pensais de Nietzsche, son idole, son surhomme; je lui dis que je le trouvais un peu hautain et que je lui eusse préféré un *anahomme*, ou un *épihomme*, un *parahomme*, bref quelqu'un qui se tint à côté, en marge, à quelque distance de, mais sur le même plan, le plancher des vaches, dessous à l'occasion, plus modeste, moins vertueux, plus ironique, moins lyrique que son créateur, et qu'à son serpent et à son aigle, lourds symboles, je préférerais mon iguane, une créature volontiers niaise, aimable et fantasque. Et Zarathoustra de s'incliner bien bas devant Ig, au point où sa crinière s'emmêla dans des mnies. Ainsi avais-je parlé.

Grégoire Samsa, lui, paraissait n'avoir pas d'idées; chaque fois qu'il intervenait, c'était pour parler de ses parents, de sa sœur, de son gérant, d'étranges locataires, d'un violon, bref de son milieu particulier, comme s'il ne faisait que signaler aux philosophes prétentieusement obscurantistes que nous étions, comme un élève timide, son humble cas, nous suppliant muettement de l'aider. Mais comment intervenir dans sa vie?

Une salade de mnies compléta le repas et chacun rentra chez soi. Ig trouva que pour un obscurantiste, j'étais pas mal exhibitionniste, que je noircissais tout pour qu'on me voie mieux.

— Vieille technique théâtrale, lui rétorquai-je. Mais dans le noir de la coulisse, tu me vois noir comme je suis. Mes oripeaux, c'est pour la galerie, la toundra, les mnies.

— Ça y est! Sous l'Hébertolonijs, l'Hébert joue maintenant la comédie du comédien nu.

— Mais toute la vie est une comédie, Ig! Toute! Et tout l'art! Et la poésie, Kundera l'a démontré! Tout le tragique aussi, on peut en rire! Et rire du cancer et de la mort, et même des dieux! Réduire la comédie à un divertissement ou à un genre littéraire, c'est n'y rien comprendre. Non?

Ig grattait sa collerette.

— Est-ce que je sais, moi...